

EXCELSIOR

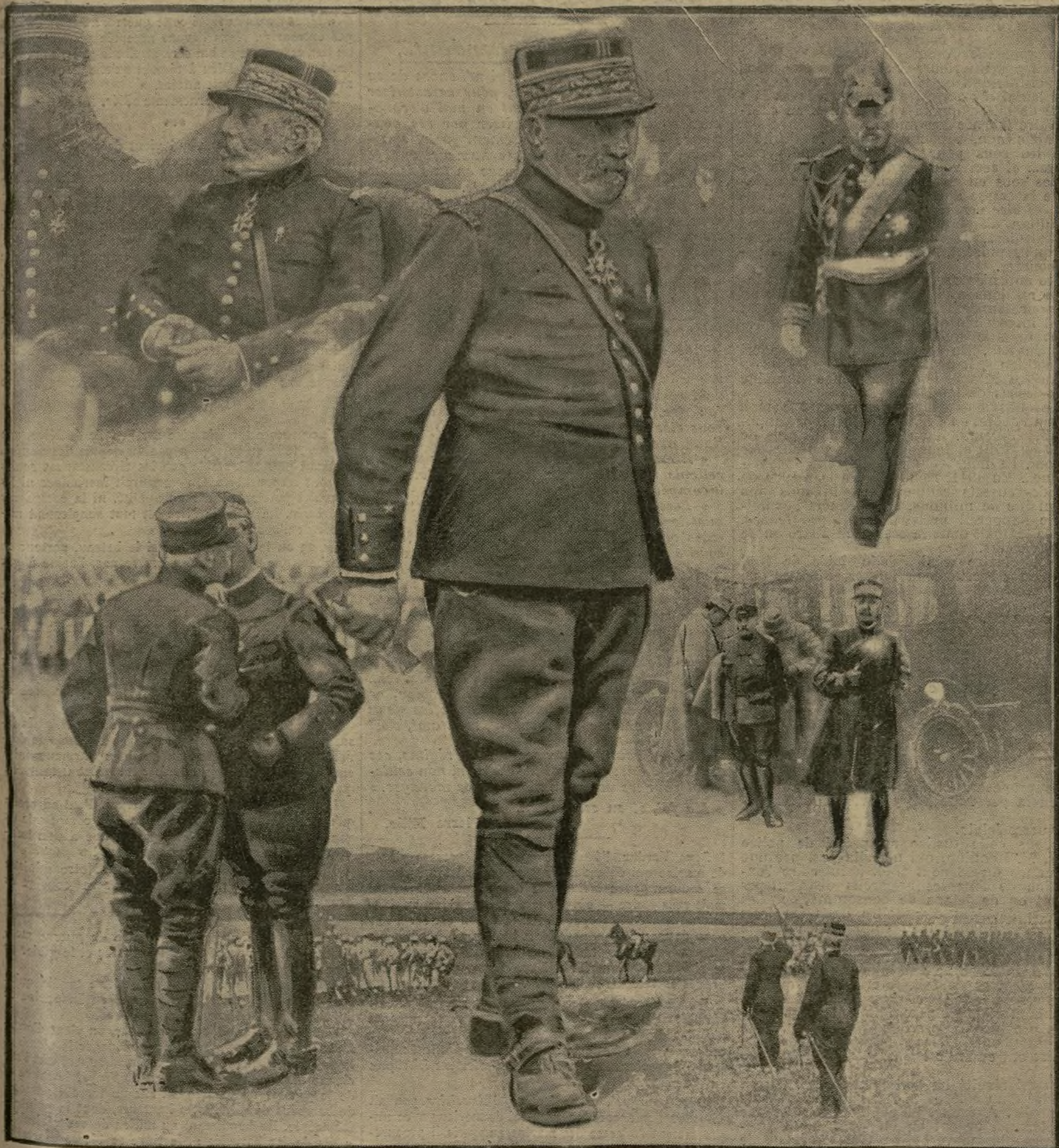
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 38 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU



Nous avons annoncé hier la décision prise par décret du président de la République et selon laquelle le général de division de Carrières de Castelnau a été maintenu sans limite d'âge dans la première section du cadre de l'état-major général de l'armée. Autour d'une silhouette de ce grand chef, nous rapprochons ici quelques instantanés qui ont fixé de lui diverses attitudes : en automobile, en grande tenue, décorant un général aux ordres du front, au cours d'une revue de régiment.

Ayuntamiento de Madrid

Les vide-goussets

On prêche l'économie et l'on a raison : les économies les plus petites, accumulées, font la richesse des Caisses d'épargne, et les Caisses d'épargne ont du bon lorsque les jours difficiles arrivent — ou reviennent.

Pour le moment, ce sont les Caisses d'imprévoyance qui semblent plutôt se remplir, et je vais dire ce que j'entends par Caisses d'imprévoyance ou de gaspillage.

Un de nos lecteurs, qui voyage beaucoup pour ses affaires, se trouvait dernièrement dans un gros bourg des bords de la Loire. Il y fit, au café, la connaissance du contrôleur des appareils distributeurs qui reçoivent, à la vérité, beaucoup plus qu'ils ne distribuent. C'est la roue de la Fortune : elle tourne... et passe devant le nez de presque tous ceux qui la regardent tourner après lui avoir confié leur enjeu.

La recette mensuelle, au café dont je parle, s'élevait à 70 francs... et quinze autres établissements, dans ce bourg seul, possédaient le même appareil. Comme la recette moyenne n'y était pas inférieure à 50 francs par mois, l'addition donnait un total de 7 à 800 francs.

— Diablot dit notre lecteur, vous devez être chargé de billon quand vous rentrez au chef-lieu, votre tournée terminée...

— Mais non, répondit l'autre, le d'bitant garde les sous pour faire la monnaie aux joueurs... et ceci vous explique un peu la rareté des sous en circulation. Ils vont, en réalité, de la caisse du marchand de vins à l'appareil, et vice versa! Or, on compte en France un million d'appareils distributeurs... au bas mot. Calculez... C'est une cinquantaine de millions qu'ils puisent, chaque mois, dans les petites bourses.

Notre ami n'en revenait pas! Car, enfin, cinquante millions multipliés par douze font au total, pour l'année, six cents millions de francs! Il était impossible que l'on gaspillât aussi bêtement pareille somme! On exagérât.

Pas du tout. Du moment qu'une chose est bête, d'ailleurs, il ne faut jamais croire qu'on en exagère l'importance. La bêtise humaine est au-dessus de tout.

J'apprends sans étonnement, quant à moi, qu'il y a encore, en France, un million d'appareils distributeurs. Il en existait déjà plus de 300.000 en 1910 et leur nombre a toujours été croissant. Ils nous venaient, en général, d'Allemagne... En 1911, rien qu'à Paris, 20.000 de ces vide-goussets rallaient aux nageurs une quarantaine de millions, sur lesquels l'exploiteur de l'appareil prélevait 11.000.000 francs. Le reste tombait dans la caisse du bistro ou de ses congénères.

Une circulaire ministérielle datée de 1910 avait bien prescrit de ne laisser subsister que les appareils offrant au joueur un jeu, non rejetale, qui lui donnait droit à une consommation sur place, au prix maximum de trente centimes. Mais je vous laisse à penser si les débiteurs et leur clientèle firent des gorges chaudes de ces instructions pour rire! Huit jours après, on ne comptait plus, en France, les joueurs qui avaient payé une verte quarantaine sous!

La Chambre daigna s'émouvoir et, le 22 mai 1913, elle vota une loi supprimant tous les appareils à jetons. Elle leur accordait néanmoins un suris qui devait expirer le 1^{er} janvier 1915. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que l'on se proposait d'indemniser les vide-goussets, en la personne des propriétaires d'appareils.

La guerre éclata.

Rendons cette justice au préfet de police d'alors, M. Hennion, qui n'hésita pas, par une ordonnance du 18 août 1914, à interdire l'exploitation de tous les appareils distributeurs d'argent ou de jetons de consommation. Ces appareils devaient disparaître dans les trois jours. L'ordonnance était contresignée par le général Michel, gouverneur militaire de Paris.

La question se trouvait réglée pour le département de la Seine : c'était la mort sans phrases et sans délai et, de fait, je crois bien que les vide-goussets, à Paris et dans sa banlieue, ont vécu... D'où vient qu'ils continuent à fonctionner en province? De ce que les préfets, dans les départements, et les commandants de zone militaire ont eu toute latitude dans les moyens d'agir.

Il en est résulté un certain désordre. Ce qui est toléré d'un côté de la route est défendu de l'autre côté. A droite, la population a licence de porter son argent au vide-gousset; à gauche, le gendarme verbalise. C'est le règne de la fantaisie.

Je ne m'étonne plus de l'exemple que me rapporte le lecteur d'Excelsior. Un ancien mineur, mutilé de la guerre, gagnait sept francs par jour dans l'emploi que l'on avait réussi à lui procurer. Sa femme, son enfant et lui pou-

vaient vivre de ce salaire auquel s'ajoutait le montant de sa pension. Mais il était guetté et happé au passage par le vide-gousset, qui lui dévora, un jour, cinq francs, deux sous par deux sous. Il est vrai que le malheureux ne manquait pas de jetons pour payer le lendemain sa tournée.

Alors? Le remède?

Mon Dieu, demandez-le au Sénat, qui est saisi de la question. Elle le préoccupe, n'en doutez pas, à telle enseigne qu'il a fini, las de l'approfondir, par l'annexer à un règlement général des jeux dont le projet sommeille au sein d'une commission. On le votera, parbleu! Elles-vous impatientes! Au train où vont les dépenses, vous figurez-vous qu'une économie publique (et d'ordre moral) évaluée à quelques centaines de millions a la moindre importance?...

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Une lectrice d'Excelsior, qui m'honore de sa confiance, vient de trouver, pour caractériser les efforts du gouvernement en mal d'économies — d'économies à réaliser par ses gouvernés — une formule tellement juste, spirituelle, gaillarde et de bonne humeur, que je serais un criminel si je ne vous en faisais pas la communication séance tenante.

« L'idéal, m'écrit-elle, serait peut-être des gens se couchant avec le soleil, c'est-à-dire vers les quatre heures, pour épargner la lumière, et mangeant des choses crues pour éviter de consommer du charbon. Les Parisiens sont assez chics pour accomplir ce miracle, si on leur démontre qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais, voulez-vous que je vous dise? J'ai l'impression que la France, à ce point de vue des économies, ressemble à ce que serait mon ménage si, depuis vingt-huit mois, j'en avais laissé la direction à mon mari. »

Si vous pouvez lire cette définition sans un fou rire, un fou rire d'approbation, c'est que vous êtes de pierre! Cette femme d'esprit continue, avec le même bon sens :

« Il est presque aussi intelligent que nos excellents ministres, mon mari, mais totalement incompétent en matière domestique. »

« Lorsque, par mégarde, je lui soumets une question de ce genre, il a des solutions radicales qui transposent la difficulté sans la résoudre (encore une bonne formule). La cuisinière et moi, nous en restons baba. »

« Une féministe proposerait des « ministresses » pour régler les questions de ménage. Je ne suis pas pour ce genre de féminisme, mais je propose aux femmes de ministres d'appliquer strictement dans leur ménage les nouveaux règlements. Et chaque fois que Monsieur s'écartera : « Mais, sapristi, on gèle, tel... Sapristi, on n'y voit pas clair... Sacrebleu, ce gigot est cru! » ces dames lèveront les yeux au ciel, diront : « Que veux-tu, mon ami, c'est la guerre! »

« Et, au bout de deux mois de ce régime, ces messieurs auront trouvé du charbon, non seulement pour les usines, mais pour les ménages. »

Ma foi, si on essayait?...

Pierre Mille.

Sous Verdun, l'équipage d'une des grosses pièces de marine qui défendent la glorieuse côte meusienne se souvient avec mélancolie des temps — heureux mais sans gloire — où, sur le pont du navire, on dansait au son de l'accordéon. L'accordéon est l'ami des gens de mer. Il y a, parmi ces braves, un bon joueur d'accordéon, mais il n'y a pas d'instrument. « Si l'on se risquait à demander à Excelsior », ont pensé ces braves entre deux canonnades. Et ils se sont risqués...

Bombarder des gares, détruire des convois est un aimable passe-temps pour des marins à terre, mais un air d'accordéon, à la manière d'antan, ferait la joie des gars de la batterie : or, les accordéons deviennent très rares à l'heure actuelle; ils étaient fabriqués en Allemagne!

C'est pourquoi, si un lecteur d'Excelsior pouvait disposer d'un accordéon, nous lui donnerions avec empressement l'adresse des marins auxquels il procurerait un réel plaisir, entre deux bombardements...

En Angleterre aussi il y a une crise des transports. C'est à ce point que, pour les voyages de la Noël, l'administration anglaise a publié une liste des seuls

objets de toute première nécessité qu'il est permis d'emporter comme bagages.

Dans cette liste, nous avons relevé :

« Des arbres, des fauteuils, des baignoires, des chiens ou autres animaux vivants, des pianos, des harmoniums, des cages à poules, des incubateurs, etc. »

Croyez-vous que l'administration française soit seule à envier, y compris l'administration des chemins de fer?

Un lecteur anglais nous suggère la réponse qu'il convient de faire aux propositions de paix allemandes. Cette réponse est célèbre dans le passé, Abraham Lincoln en est l'auteur. Elle fut articulée, en Amérique, lors de la guerre Nord contre Sud, en 1864. Transposée aujourd'hui en Europe, elle mérite d'être transcrite dans sa sévère beauté : « We accepted this war; we did not begin it; we accepted it for an object, and when that object is accomplished, the war will end : and I hope to God it will never end until that object is accomplished. »

« Nous avons accepté cette guerre, nous ne l'avons pas entreprise. Nous l'avons acceptée pour atteindre un but, et lorsque ce but sera atteint la guerre prendra fin. Et je prends Dieu à témoin qu'elle ne finira pas avant que ce but soit atteint. »

Transmis aux gouvernements alliés.

Mme E. G. Balfour, qui vient de mourir dans sa villa londonienne de Gloucester-Terrace (Hyde-Park) — et à un âge fort avancé — était vraisemblablement la dernière personne vivante qui eût vu Napoléon. Tout enfant, elle se trouva, en effet, à Sainte-Hélène, le 6 mai 1821, au lendemain de la mort de l'aigle. Le jour suivant, elle remontait avec son père, à bord du navire qui la conduisait aux Indes, où elle résida longtemps. Mais, pendant son court séjour dans l'île, elle fut de ceux qui défilèrent devant le petit lit où reposait le corps du grand homme.

Veuve de ce chirurgien général Edward Green Balfour, qui fut l'auteur de l'Encyclopædia Indica, la défunte d'hier était, au reste, une femme remarquable, qui soutint en son pays la thèse de donner à toute femme une éducation médicale aussi développée que possible.

Une menace terrible pèse sur la ville de Nice, une menace telle qu'on n'en a pas vu depuis des années, d'autant plus redoutable que les circonstances seules en sont responsables. On ne saurait incriminer ni les pouvoirs publics, ni la municipalité, ni la compagnie intéressée. La ville de Nice est tout simplement menacée de n'avoir plus de gaz.

Le 25 ou le 26 décembre, si le bateau, porteur de charbon, que l'on attend n'arrive pas, l'usine à gaz devra fermer ses portes.

On comprendra l'importance de la question lorsque l'on saura que les rues de Nice sont éclairées presque complètement au gaz et que presque tous les habitants, faute de combustible, font la cuisine au gaz.

Qu'on ne dise pas que Nice a le soleil pour se chauffer. Le soleil est insuffisant. Et Nice ne compte plus le nombre des réfugiés et des blessés qui cherchent asile chez elle.

De toutes parts, les secours se précipitent, mais insuffisants. La principauté de Monaco a promis de donner à Nice tout le charbon possible. Carmaux lui a envoyé déjà 200 tonnes. Mais c'est grâce à tout cela qu'on pourra atteindre le 26 décembre.

La population niçoise est anxieuse. Peut-on croire qu'une mine française a répondu à la compagnie du gaz de Nice : « Vous n'êtes pas de nos clients habituels, nous ne pouvons rien pour vous! »

Nice se tourne vers M. Herriot. Notre ministre des Transports, s'il sauve Nice, sera couvert de fleurs.

En Indochine comme en France la guerre mondiale a fait un peu négativer la chasse; et le gibier en a profité pour pulluler.

Seulement, il y a gibier et gibier : tandis qu'en France se multipliaient les lièvres, en Indochine se multipliaient les tigres!

Devant cette situation dangereuse, on vient d'organiser de vastes battues, et, pour ménager le plomb et la poudre, on chasse le tigre au bambou, suivant l'ancienne mode annamite. Il s'agit d'effrayer le fauve et de le pousser traitressement sur un terrain parsemé de bambous de différentes hauteurs, dont la pointe a été acérée. En bondissant au milieu de ces véritables « fils de fer barbelés », le tigre se blesse mortellement.

Point n'est besoin de spécifier en Indochine que les battues doivent être faites par plusieurs chasseurs à la fois; aucun n'a envie de s'aventurer seul!

Le Veilleur.

DE LA GALICIE A LA MER NOIRE

Les Russes, tâtés ou attaqués sur plusieurs points de leur front, repoussent partout l'ennemi.

Sur notre front, on ne signale aucun incident notable. Ce calme n'a rien qui doive surprendre : la guerre de positions est caractérisée par des actions intermittentes, séparées par d'obscures périodes de préparation dont elles sont la suite logique et l'apparente manifestation.

En Roumanie, des engagements d'avant-postes ont eu lieu sur la ligne que nous indiquions hier et que les Russes gardent solidement. Ni à leur aile droite, devant Rimnik-Sarat, ni à l'aile gauche, devant Vizirou, l'ennemi n'a pu gagner de terrain. Ce n'est que le long du Danube, vers Pirlita, que les positions russes, qui formaient un saillant prononcé, ont été ramenées à l'alignement. En Dobroudja, l'ennemi a vigoureusement attaqué les retranchements de nos alliés et a réussi d'abord à s'emparer de quelques hauteurs ; une contre-attaque lui en a repris une partie, le combat continue.

La situation paraît se préciser en Galicie. Les Austro-Allemands esquissent une double offensive sur Tarnopol, le long des deux voies ferrées qui, de Zolotchov et de Brzezany, convergent vers cette ville. Au nord-est de la première de ces deux voies ferrées, ils ont bombardé les positions russes de Garbuzov et de Goukalovtze. Au sud-ouest, ils ont tenté une attaque qui partait de Prisovtza et a été brisée sous les tirs de barrage. Dans la région de Brzezany, ils ont essayé, sans y parvenir, de forcer le passage de la Tzeniouvka. La preuve que ces opérations n'ont pas répondu à leur attente, c'est qu'ils n'en soufflent mot dans leurs bulletins officiels.

Rien ne permet toutefois d'affirmer qu'il s'agisse là d'une offensive véritable ou d'une feinte destinée à masquer la préparation d'autres mouvements. Le front de Roumanie paraît se stabiliser. Si l'ennemi veut poursuivre dans cette direction, il cherchera plutôt à tourner les positions du Sereth par les passes de la Moldavie qu'à les emporter de vive force. Mais une attaque sérieuse de ces passes exige le renforcement de l'armée von Arz, jusqu'ici la plus faible de toutes celles qui sont engagées dans les Balkans. Ce renforcement, en cette saison et dans une région difficile, ne peut s'accomplir sans délai. De toute façon, les Russes seront capables de tenir tête à l'ennemi dans les montagnes de la Moldavie aussi bien, sinon mieux encore, que sur les lignes d'eau de la plaine.

Jean Villars.

LA MANIÈRE FORTE

Pourquoi le capitaine Blaikie ne sera pas fusillé

LONDRES, 24 décembre. — C'est à la suite d'une démarche du gouvernement britannique que le gouvernement allemand a décidé de ne point faire



LE CAPITAINE BLAIE

subir au capitaine Blaikie, commandant du vapeur *Californian*, le sort du capitaine Fryatt.

Le gouvernement britannique fit, en effet, savoir à Berlin qu'au cas où le capitaine Blaikie serait fusillé, deux commandants de sous-marins allemands, prisonniers de guerre en Angleterre, subiraient le même sort.

UN COMBLE

C'est la Grèce qui se porte plaignante!

La Grèce continue. La Grèce fait trop parler d'elle. Avec les crimes qu'elle a sur la conscience depuis le guet-apens du 1^{er} décembre, il lui conviendrait d'être plus modeste. Mais c'est justement pour atténuer l'effet produit par l'attentat et se mettre en meilleure posture qu'elle affecte aujourd'hui d'avoir des griefs à faire valoir.

Celui qu'elle a mis en avant est inexistant. Le gouvernement d'Athènes se plaint que les îles aient été remises aux agents du gouvernement vénizéliste et il demande que l'administration lui en soit rendue.

Là-dessus, la réponse des Alliés sera simple. Les habitants des îles ont choisi librement le régime qui leur convenait. S'ils se sont prononcés contre la politique du roi Constantin, ils l'ont fait en toute indépendance. L'Entente s'est contentée de respecter leur volonté et leur opinion. Si, comme le constate la note de la Grèce, il reste çà et là dans l'Archipel des fonctionnaires royaux, c'est une preuve de plus de la tolérance des Alliés.

Le gouvernement d'Athènes reproche encore à l'Entente de favoriser le mouvement vénizéliste, c'est-à-dire une « rébellion ». Rien ne serait plus faux, d'ailleurs, que de considérer M. Venizelos comme un rebelle. Lui-même a pris soin de spécifier que, s'il était en désaccord profond avec le roi, il n'était en révolte ni contre la monarchie, ni contre la dynastie.

Mais il est utile aux desseins du roi Constantin de représenter le vénizélisme comme un élément subversif et révolutionnaire. C'est un argument dont il joue pour sa défense auprès des cours étrangères. En outre, en s'efforçant d'accréditer que les partisans de M. Venizelos conspirent contre lui, il cherche à préparer la justification de la terreur dont ils ont été les victimes et à légitimer les attentats du 1^{er} décembre et des jours qui ont suivi. Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. C'est un vieux moyen et personne n'y sera trompé. — J. B.

LE GÉNÉRAL LYAUTEY reçu par le roi d'Espagne

MADRID, 20 décembre (Retardée dans la transmission). — Le général Lyautey est arrivé à cinq heures de l'après-midi à Madrid.

Le ministre français de la Guerre a été reçu à la gare par M. Amalio Gimeno, ministre des Affaires étrangères, un représentant du ministre de la Guerre, M. Echague, et par M. Geoffray et tout le personnel de l'ambassade.

Le général se rendit directement à l'ambassade de France. Peu après, il était reçu en audience par le comte de Romanones et M. Gimeno, ministre des Affaires étrangères, avec lesquels il s'entretenait longuement.

Le général Lyautey fut ensuite reçu par le roi. Il est parti à 22 heures, dans un wagon-salon, mis gracieusement à sa disposition par le gouvernement. Il a été salué à la gare par le comte Romanones, les généraux Luque et Marina, M. Geoffray, ambassadeur, le personnel de l'ambassade et la colonie française.

Détail pittoresque à noter. C'est à bord d'un sous-marin que le général Lyautey a fait la traversée de Tanger à Gibraltar.

LA GUERRE AERIENNE

NUNGESSER ABAT son 21^e appareil ennemi

Sur le front de la Somme, quatre avions ennemis ont été descendus par nos pilotes : le premier près de Manancourt, le second dans nos lignes aux environs de Cléry; le troisième est tombé à quatre cents mètres de Devise, le dernier a été abattu au sud de Rouy-le-Grand par le sous-lieutenant Nungesser, ce qui porte à vingt et un le chiffre des appareils ennemis descendus par ce pilote.

Un de nos pilotes poursuivant un avion allemand est entré en collision avec son adversaire ; les deux appareils se sont écrasés sur le sol.

Dans la journée du 20, quarante-huit obus ont été lancés sur la gare d'Anizy.

Dans la soirée du 20 décembre, quatre de nos avions ont lancé 480 kilos de projectiles sur les gares de Brioules-sur-Meuse et Charleville-Mézières.

Dans la même soirée, entre 17 h. 15 et 18 h. 40, onze de nos avions sont allés lancer quarante-sept obus de 120 sur la gare et les baraques de Nesles, sur des bâtiments ainsi que sur des canots en marée.

MANŒUVRE MANQUÉE

L'opinion allemande ne se fait plus d'illusion

L'ambassadeur des Etats-Unis a remis, mercredi, au gouvernement russe la note du gouvernement allemand concernant les propositions de paix.

Ainsi tous les Alliés sont en possession du texte officiel de la note de M. de Bellmann-Hollweg.

Leur réponse ne tardera pas. Le texte en sera arrêté — s'il ne l'est pas déjà — d'accord entre toutes les puissances de l'Entente. Cette réponse, qui sera remise par l'intermédiaire de l'ambassadeur des Etats-Unis, déclarera formellement l'impossibilité où est l'Entente de prendre en sérieuse considération les propositions de l'ennemi.

L'Allemagne l'attend avec une « impatience inquiète ». Le terme est du *Vorwarts*. Cette impatience, pourtant, s'atténue du fait que la réponse des Alliés n'apparaît pas comme douteuse. Si nos adversaires ont pu un instant s'imaginer que nous étions disposés à causer, ils n'ont plus d'illusion à cet égard.

N'empêche que leur presse continue à discuter et à commenter : la *Gazette Populaire de Cologne* lance un avertissement public aux gouvernements et à la diplomatie des puissances centrales, leur recommandant de veiller à ce que les effets de leurs propositions de paix ne se retournent pas contre eux et n'aient pas sur l'opinion publique une répercussion désastreuse.

L'organe conservateur demande que Berlin et Vienne ne communiquent pas leurs conditions avant que l'Entente ait fait connaître les siennes.

Cette simple phrase indique suffisamment le degré de loyauté qu'on eût pu attendre de nos ennemis en cas de discussion. Mais la cause est déjà entendue...

Cependant la situation exacte n'apparaît pas à tout le monde avec la même évidence. Il est curieux de signaler, d'après un télégramme de New-York au *Daily Telegraph*, que les Allemands d'Amérique se cramponnent à l'idée d'une paix prochaine. C'est ainsi que M. Léopold Zimmermann, directeur de la grande banque Zimmermann-Forsyth, aurait annoncé que la paix serait conclue dans trois mois. M. Zimmermann prétend avoir reçu des renseignements assez sûrs pour pouvoir dès à présent conclure des affaires en vue de la suspension des hostilités dans quatre-vingt-dix jours. Dans les milieux germano-américains on attache quelque importance à l'attitude de M. Zimmermann par suite des bonnes relations que sa maison entretient avec des établissements importants d'Allemagne et d'Autriche.

QUESTIONS DE PROTOCOLE



Le costume national hongrois
porté par le COMTE TISZA.

On sait avec quelle susceptibilité jalouse les Hongrois réclament que le successeur de François-Joseph revête, pour son couronnement à Budapest, le costume national magyar. Cette question d'habit devient une question d'Etat. Il nous a paru intéressant de montrer à nos lecteurs ce fameux costume, porté précisément par le comte Tisza qui — comme nous le disions hier — figurera dans le cortège du couronnement à côté de l'empereur Charles, à cheval comme celui-ci, tandis que tous les autres membres du gouvernement iront à pied.

Les Etats-Unis accepteront-ils la thèse de l'Allemagne?

LA HAYE, 21 décembre. — La réponse allemande relative à l'affaire du *Columbian* a été remise lundi au conseiller de l'ambassade des Etats-Unis à Berlin, M. Grew, et a été transmise dans l'après-midi à Washington.

Voici l'analyse de cette note :

Quand le sous-marin allemand aperçut, à 3 milles, le vapeur, il lui lança un coup de sonnerie, puis il hissa le signal : « Envoyez vos papiers de bord. » Le vapeur répondit : « Je ne peux pas distinguer votre pavillon. » Le sous-marin s'approcha alors et constata que le vapeur battait pavillon américain et qu'il portait le nom *Columbian-New-York*. D'après sa route, il venait d'un port français ou anglais, et les caisses vides qui se trouvaient sur le pont semblaient indiquer qu'il avait débarqué des chevaux, lesquels sont contrebande de guerre. En raison de l'état de la mer, le commandant du sous-marin renonça à examiner les papiers du vapeur, auquel il adressa le signal : « Vous pouvez partir. » Sur quoi il plongea, et le vapeur reprit sa marche.

Or, quelques instants après, l'opérateur de la T. S. F. à bord du sous-marin fit savoir au commandant que des messages radiotélégraphiques avaient été interceptés, venant du *Columbian* par lesquels celui-ci demandait du secours et signalait la présence du sous-marin, sa position, etc. Ces messages donnèrent au commandant l'idée de remonter à la surface et d'arrêter à nouveau le vapeur. Il lui enjoignit de le suivre. Le sous-marin et le vapeur firent route vers l'ouest toute la nuit. Au matin, la mer étant plus calme, il inspecta les papiers, fit transporter l'équipage sur un autre navire qui devait le débarquer ultérieurement dans un port espagnol, et coula le *Columbian*.

L'Allemagne soutient que, par ces messages radiotélégraphiques signalant la position du sous-marin, le vapeur *Columbian* s'était mis au service de l'ennemi et avait joué un rôle dans ses opérations. D'après les principes du droit international, dit-elle, pareille façon d'agir donnait au *Columbian* le caractère d'un navire marchand ennemi.

C'est un sous-marin allemand qui torpilla le *Suffren*

L'agence Wolff publie la note suivante :

Un sous-marin allemand a coulé, le 26 novembre, à 50 milles marins environ au nord-ouest de Lisbonne, un vaisseau de guerre ennemi en le torpillant. Il s'agit du vaisseau de guerre français *Suffren*, dont le ministère français de la Marine avait annoncé la perte le 8 décembre.

Deux sous-marins allemands coulés

On annonce de Nantes, 20 décembre, que le sous-marin U-46, qui coula ces jours derniers le vapeur anglais *Glencoe* et le vapeur portugais *Lessa* au large de Saint-Nazaire, aurait été coulé dans la baie de Quiberon par des torpilleurs qui lui donnaient la chasse et auraient réussi à le cerner.

D'autre part, un télégramme de Rome, 20 décembre, annonce la destruction d'un sous-marin ennemi de grand modèle près de la côte autrichienne. Le sous-marin fut attaqué et coulé par une escadrille de contre-torpilleurs italiens.

Le paquebot italien *Principe-Tomaso* a été coulé

GENES, 21 décembre. — Deux sous-marins ennemis ont fait leur apparition, depuis quelques jours, tout près de Gènes. Ils ont coulé le paquebot *Principe-Tomaso*, qui avait réussi une première fois à leur échapper.

On dit qu'on a arrêté deux individus qui, avec un chaland chargé de bidons de benzine, s'apprêtaient à approvisionner les sous-marins.

L'armement des navires marchands

LONDRES, 21 décembre. — Sir Edward Carson, répondant à une question aujourd'hui à la Chambre des communes, a dit que, en aucun cas, le gouvernement britannique ne pourrait admettre qu'on établisse une distinction entre les droits d'un navire non armé et ceux d'un navire de commerce armé seulement dans un but défensif. Il ajouta que le gouvernement allemand cherchait à créer une évidente confusion en cette affaire, afin que les neutres ne traitent pas les navires marchands armés comme des navires de guerre.

« Notre position, dit le premier lord de l'Amirauté, est parfaitement claire. De tout temps, les vaisseaux de commerce ont eu le droit de se prémunir contre des attaques éventuelles et d'assurer leur défense. Ils ne sauraient d'ailleurs, en aucun cas, songer à prendre l'offensive et à attaquer les premiers l'ennemi. Les puissances neutres partagent notre opinion. Elle est d'ailleurs expressément formulée dans les prescriptions allemandes réglementant les cas de prise. Je puis assurer l'assemblée que le gouvernement s'occupe activement de résoudre la question au point de vue pratique et au point de vue théorique.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 21 Décembre (872^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Nuit relativement calme sur l'ensemble du front.

23 HEURES.

L'ennemi a violemment bombardé nos lignes dans le secteur de LOUVEMONT-VAUX. Notre artillerie a riposté.

D'autres actions d'artillerie, assez vives, se sont produites sur divers points du front. Au cours de l'une d'elles, des appareils à gaz ennemis ont été détruits par notre feu, ENTRE BERRY-AU-BAC ET REIMS.

Communiqué belge

Vives actions réciproques d'artillerie tant dans la région de DIXMUDE que vers STEENSTRAETE ET BOESINGHE.

Communiqué de l'armée d'Orient

20 décembre.

Lutte d'artillerie intermittente sur le front de la Struma et dans le secteur de Majada, plus violente dans la région de la cote 1050.

La neige et la pluie continuent à sévir sur le front de Macédoine.

LA DÉFENSE NATIONALE

Comité de guerre à l'Elysée. — Conseil économique au ministère de la Justice.

Le conseil des ministres n'a pas tenu hier matin sa réunion habituelle à l'Elysée. Seuls les membres du comité de guerre se sont réunis sous la présidence de M. Poincaré. Ils tiendront séance tous les jours.

Les autres ministres ont tenu un conseil économique, au ministère de la Justice, sous la présidence de M. Viviani.

A l'avenir, les ministres se réuniront le mardi et le vendredi de chaque semaine en conseil, à l'Elysée.

LA PRISE D'ARMES D'HIER



Au cours de la prise d'armes d'hier, aux Invalides, le général Cousin a remis la croix d'officier de la Légion d'honneur au commandant de Boissy, du 1^{er} bataillon de chasseurs.



LE GÉNÉRAL PETITI DI RORETO commandant l'armée italienne de Macédoine, à qui le général Sarrail vient de remettre la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

LA SITUATION EMBROUILLÉE DE L'AUTRICHE

M. de Spitzmuller ne formera pas le cabinet

Les affaires intérieures de l'Autriche s'embrouillent au point qu'il faut renoncer, pour le moment, à connaître le fin mot de ces intrigues de couloirs et de cour. M. de Spitzmuller, chargé de former le cabinet autrichien à la place de M. de Körber, se retire. Il ne doit plus être que ministre des Finances dans une combinaison dont le comte Clam-Martinic sera le chef.

Il y a peut-être une indication dans le choix nouveau qu'a fait le jeune empereur. Le comte Clam-Martinic appartient à une illustre famille de Bohême. Grand seigneur et agrarien, ayant en même temps des liens avec la haute banque, il représente, comme M. de Spitzmuller, ces influences financières qui, en Autriche, sont des influences avant tout germaniques. Toutefois, en raison de ses origines tchèques, il serait suspect aux partis allemands. En outre, il a été un des amis et des confidentiels de l'archiduc François-Ferdinand, dont l'idée favorite, celle du « trialisme », qui donnait une place meilleure aux éléments slaves dans la monarchie, semble séduire Charles I^{er}.

Au fond, tout cela est embrouillé et contradictoire, et le nouveau règne paraît encore chercher sa voie.

La seule chose sûre, c'est que la Hongrie conserve le rôle dominant et que le comte Tisza gagne tous les jours en autorité. C'est lui qui vient d'être élu « palatin » pour le couronnement du roi Charles. Ainsi le Habsbourg recevra la couronne du roi non couronné de Hongrie. Le comte Tisza, un des grands responsables de la guerre avec les hommes de Berlin, reste plus que jamais le dictateur des Magyars, et les Magyars les maîtres de l'empire austro-hongrois. — J. B.

GENÈVE, 21 décembre. — On mande de Vienne qu'en raison de la situation politique générale, le conseiller secret, M. von Spitzmuller, a refusé la proposition de l'empereur de constituer le cabinet. Le comte Clam-Martinic, ministre de l'Agriculture, chargé ensuite de la constitution du cabinet, a déjà soumis à l'empereur ses propositions.

Le bruit court que le nouveau cabinet serait constitué comme suit :

Présidence et ministère de l'Agriculture : comte Clam-Martinic;
Intérieur : comte von Handel;
Commerce : docteur Hurban, député au Reichsrat;
Travail : comte Trnka;
Cultes et Instruction publique : comte Hussarek;
Gouverneur général de la Galicie : docteur Bobrzinski;
Défense nationale : comte Georgi;
Finances : docteur von Spitzmuller;
Justice : baron von Schenk;
Chemins de fer : comte Forster;
Ministre sans portefeuille : docteur Baerneth, membre de la Chambre des seigneurs.

LÉGION D'HONNEUR

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour le grade de commandeur :

Le général de brigade Guyot d'Asnières de Salins, commandant une division d'infanterie ; le colonel d'artillerie breveté Maurice de Burescul, chef d'état-major d'une armée.

Ces deux officiers supérieurs se sont particulièrement distingués au cours des combats de Verdun.

Sont inscrits, d'autre part, au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour chevalier :

Collenot, caporal à la première compagnie du 102^e bataillon de chasseurs ; Béraud, soldat au régiment d'infanterie coloniale du Maroc ; Francet, sergent au 33^e d'infanterie coloniale.

Tous trois ont mérité des citations exceptionnelles pour leur conduite pendant les attaques du 18 et du 24 octobre 1916.

Sont aussi inscrits pour chevalier :

Le sous-lieutenant Duflot, pilote à l'escadrille C-104 ; le maréchal des logis Flachaire, pilote à l'escadrille 67.

PROMOTIONS

Sont promus ou nommés :

Au grade de général de division : le général de brigade Passaga (Fénelon-François-Germain) ; au grade de général de brigade : le colonel d'infanterie Valentin (Joseph-Bernard) ; le colonel d'infanterie breveté Mathieu (Louis-Charles-Alexandre-François) ; le colonel d'artillerie breveté Bernard (Louis-Auguste-Camille) ; le colonel d'infanterie breveté Gassouin.

DERNIÈRE HEURE

L'ennemi en échec sur tout le front russe

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la direction de Zolotchov, l'ennemi a bombardé nos positions dans la région des villages de Garbuzov et Goukalovtze. Notre artillerie a dispersé l'infanterie et la cavalerie qui s'avançaient du village de Prisovtze vers le nord. Les tentatives ennemies pour franchir la rivière Tseniouvka (affluent de gauche de la Zlota-Lipa) dans la région du village de Chibalin, ont été arrêtées par notre feu.

Aux Carpathes boisées, nos troupes se sont emparées d'une partie d'une hauteur dans la région au sud-est du chemin de fer Kimpolung-Jakobloni.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la région du village de Telkme, au nord-ouest de Kalkit, nos éclaireurs ont délogé les Turcs de leurs retranchements; dans les montagnes, il y a eu un fort chasse-neige. En PERSE, à 50 verstes au nord-ouest de Khamadane, nos troupes ont occupé le col Soubachi.

FRONT DE ROUMANIE. — Sur la rive gauche du Danube, au nord de Buzeu, opérations de nos avant-gardes. Entre les chaussées Buzeu-Rymnik et Insouracei-Wizirou, fusillade et duel d'artillerie. Environ un régiment d'infanterie et de cavalerie ennemi qui s'avançait sur la chaussée Insouracei-Wizirou a été arrêté par notre feu. L'ennemi a repoussé nos avant-gardes sur le front Pyrlite-Stankovee.

En DOBROUDJA, l'ennemi a pris l'offensive sur le front du Danube (Bechkieu); il a réussi à s'emparer de quelques hauteurs; notre contre-attaque nous a permis de reprendre une partie de ces hauteurs; la lutte continue pour la possession de l'autre partie.

MER NOIRE. — L'un de nos sous-marins a coulé près du Bosphore, un steamer et douze voiliers.

Le communiqué allemand

GENÈVE, 21 décembre. — Le bulletin allemand de cet après-midi signale que sur le front oriental de la guerre, entre Dvinsk et le lac de Narocz, la canonnade a, par moments, augmenté sensiblement d'intensité. Des attaques de détachements russes au nord-est de Goduzischki et au nord du lac de Dryewiaty auraient échoué.

Sur le Stokhod, au nord d'Holounin, les Russes ont tenté d'arracher aux Allemands le terrain conquis par eux ces jours derniers.

Un quadruple assaut mené par les Russes près de Mestecan sci, sur la rive est de la Bistritza dorée, s'est brisé devant la résistance de quelques positions avancées.

En Roumanie, dans la grande Valachie, la canonnade a augmenté d'intensité dans la montagne. L'armée de la Dobroudja a chassé l'ennemi de quelques positions d'arrière-garde.

Les Allemands à Bucarest

NEW-YORK, 21 décembre. — Une dépêche de Bucarest aux journaux pro-germans annonce que MM. Carp et Marghiloman, ainsi que plusieurs autres Roumains germanophiles, sont demeurés à Bucarest.

Par contre, les anciennes demeures du président du Conseil et du ministre de la Guerre, ainsi que celles d'autres personnages roumains connus pour leurs sentiments ententistes, ont été mises sous scellés.

La note ajoute que l'ordre règne dans Bucarest, qu'elle appelle le « Petit Paris ».

Le général Lyautey à Bordeaux

BORDEAUX, 21 décembre. — Le train amenant le général Lyautey est arrivé à la gare Saint-Jean à 21 h. 45.

Dès l'arrêt, M. Olivier Bascou, préfet de la Gironde; les généraux Taverna, commandant le troisième arrondissement; Marabail, commandant la dix-huitième région, et M. Charles Gruet, maire de Bordeaux, sont montés dans le wagon-salon pour saluer le ministre, avec lequel ils se sont entretenus jusqu'au départ du train, qui a eu lieu à 22 h. 35.

A ce moment le ministre, debout devant la glace du wagon, a échangé des saluts avec les autorités.

Le ministre a été aussi salué par quelques voyageurs civils et militaires qui se trouvaient sur le quai.

Le colonel Pellegrin, le commandant Bénédict, le lieutenant Vantin-Pérignon et M. de Sorbier, chef du cabinet diplomatique du Maroc, accompagnent le ministre.

M. Teuley, commissaire spécial, assurait le service d'ordre.

Le général von Kœwess va tenter une offensive sur le front du Trentin

ROME, 21 décembre. — L'Idée Nazionale reçoit de Berne : « On apprend d'Innsbruck par voie indirecte que le rassemblement de troupes à Bolzano et à Trente continue d'une façon ininterrompue. On remarque l'arrivée d'une grande quantité d'artillerie et de mitrailleuses. Le général Kœwess, qui commandait sur le front russo-roumain, serait destiné au front du Trentin, où l'Autriche prépare sans doute une nouvelle offensive. »

Le communiqué italien

ROME, 21 décembre. — Commandement suprême. Les conditions atmosphériques qui se sont améliorées ont permis hier une activité plus grande de l'artillerie et des avions.

SUR LE FRONT DU TRENTIN, duels d'artillerie, plus intenses dans la zone de la vallée de l'Adige et sur le plateau d'Asiago.

DES AVIONS ENNEMIS ont tenté des incursions sur notre territoire. Ils ont été partout mis en fuite par le tir de nos batteries anti-aériennes.

SUR LE FRONT DE GIULIA, l'artillerie ennemie a été plus active dans la zone de Plava (sonzo moyen), à l'est de Vertobizza et contre les habitations de Gorizia et Monfalcone. Notre artillerie l'a contrebattue vigoureusement et a atteint plusieurs fois les contournements ennemis de Comeno.

NOS AVIONS ONT BOMBARDE la gare de DO-RIMBERGA, dans la vallée de Frigido (Vippacco) et l'arrière des lignes ennemies sur le Carso.

La Belgique reste indomptée sous le joug allemand

ROTTERDAM, 21 décembre. — Huit des provinces belges sur neuf auxquelles a été imposée une contribution de guerre de 200 millions de francs, ont refusé toute coopération.

Les gouverneurs militaires allemands et présidents civils, armés de nouveaux pouvoirs, sont sur le point de prendre des mesures coercitives, et la *Kölnische Volkszeitung* d'approuver en ces termes :

« Si le pays souffre de cette attitude, les Belges en porteront la responsabilité. »

AMSTERDAM, 20 décembre. — Les *Nouvelles de Maestricht* disent qu'un grand nombre de jeunes gens des villages du sud du Luxembourg belge ont été enlevés, et parmi eux des enfants de douze à quinze ans.

Les prisons d'Aix-la-Chapelle renfermeraient de 8 à 900 Belges condamnés sous différents chefs et parmi eux un garçonnet de huit ans, ainsi que son père, d'origine française.

Les Allemands, ayant trouvé sur le garçonnet une lettre qu'ils jugèrent compromettante, l'ont condamné à douze ans de servitude pénale, et son père à quinze ans.

LE MIRAGE DE LA PAIX

Les journaux allemands ont perdu toute espérance

GENÈVE, 21 décembre. — Les journaux allemands continuent en grande majorité à estimer la question de la paix comme enterrée.

La *Gazette de Cologne* écrit qu'on avait espéré au moins de M. Lloyd George qu'il se donnerait l'apparence d'examiner les propositions de la partie adverse. Au lieu de cela, il prononce un non catégorique sous le prétexte que l'Allemagne n'a pas formulé des conditions, qui, selon le journal officieux, se trouvent cependant toutes contenues dans les deux derniers discours du chancelier, dont il rappelle les principaux passages.

La *Gazette de Cologne* continue en couvrant les ministres de l'Entente de ses pieuses et pacifistes malédictions, les rendant responsables du sang et des ruines qui couvrent l'Europe et elle annonce aux peuples de l'Entente qu'ils périront.

Les journaux suisses-allemands se montrent très déprimés.

Le *Bund de Berne* écrit qu'après le discours de Lloyd George on peut abandonner toute espérance. Même si on entrait en pourparlers sur les conditions des empires centraux, les conceptions sont trop divergentes pour aboutir à un accord.

L'EFFORT ANGLAIS

La mobilisation civile

LONDRES, 21 décembre. — Le correspondant parlementaire de la *Daily Chronicle* apprend que le gouvernement, ayant besoin de « travailleurs de guerre », fera appel à tous les hommes entre dix-sept et cinquante-six ans qui ne sont pas dans l'armée ou occupés à un travail d'intérêt national, leur demandant de s'engager volontairement pour la durée de la guerre comme travailleurs de guerre et de consentir à être transportés dans les localités où leurs services seront le plus utiles aux intérêts du pays.

« Les salaires seront ceux fixés par les syndicats, respectivement pour les ouvriers ayant l'instruction professionnelle et ceux ne l'ayant pas, plus une indemnité journalière d'environ 3 fr. 40 pour ceux qui sont obligés à cause de ce déplacement d'entretenir deux ménages. »

« Le gouvernement va dresser la liste des métiers indispensables à l'existence de la nation et de ceux qui ne le sont pas. »

« Si, après une période fixée, le nombre nécessaire de volontaires n'était pas atteint, le gouvernement demanderait au Parlement d'édicter la conscription du travail. »

Le nouvel emprunt de guerre

Nous avons annoncé hier d'après le *Times* qu'un nouvel emprunt de guerre serait lancé au mois de janvier prochain.

La *Morning Post* écrit à ce sujet :

« Il y a lieu de croire que M. Pierpont Morgan et son consortium lanceront, au commencement de 1917, un nouvel emprunt anglais d'un milliard 250 millions de francs. »

« Les détails ne sont pas encore connus, mais on croit que cet emprunt porterait un intérêt de 5 1/4 à 5 1/2 0/0. »

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures 40

Un fort détachement a tenté, la nuit dernière, un coup de main sur nos lignes en face de Lens.

L'ennemi n'a réussi qu'en très petit nombre à atteindre nos tranchées, d'où il a été aussitôt rejeté. Il s'est retiré sans nous avoir occasionné de pertes appréciables.

Nous avons pénétré avec succès dans les tranchées allemandes au sud-ouest d'Armentières.

Plus de cinquante prisonniers sont tombés entre nos mains, au cours du raid signalé hier, au nord d'Arras.

L'activité de l'artillerie s'est poursuivie pendant la journée, notamment entre l'Ancre et la Somme et dans la région d'Ypres.

Le temps est devenu hier plus favorable à l'aviation qui a montré une très grande activité. Une tonne d'explosifs a été jetée sur différents points d'importance militaire à l'intérieur des lignes ennemies.

Au cours de nombreux combats aériens, un appareil allemand a été abattu; six autres ont été contraints d'atterrir avec des avaries. Quatre des nôtres ne sont pas rentrés.

L'éclairage public réduit des deux tiers

Le *Journal officiel* publiera aujourd'hui le décret suivant :

Le Président de la République française, sur la proposition du ministre de l'Intérieur, décrète :

ARTICLE PREMIER. — A partir du 26 décembre 1916, l'éclairage public par le gaz et l'électricité, dans toutes les communes du territoire, sera réduit des deux tiers au moins de ce qu'il était dans le régime normal de l'hiver 1913-1914.

ART. 2. — Dans le cas où l'énergie électrique est fournie par la force hydraulique et où cette énergie n'est pas utilisée pour les besoins de la défense nationale, des dérogations pourront être accordées par les préfets.

ART. 3. — Le ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris le 20 décembre 1916.

R. POINCARÉ.

Par le Président de la République :

Le ministre de l'Intérieur,

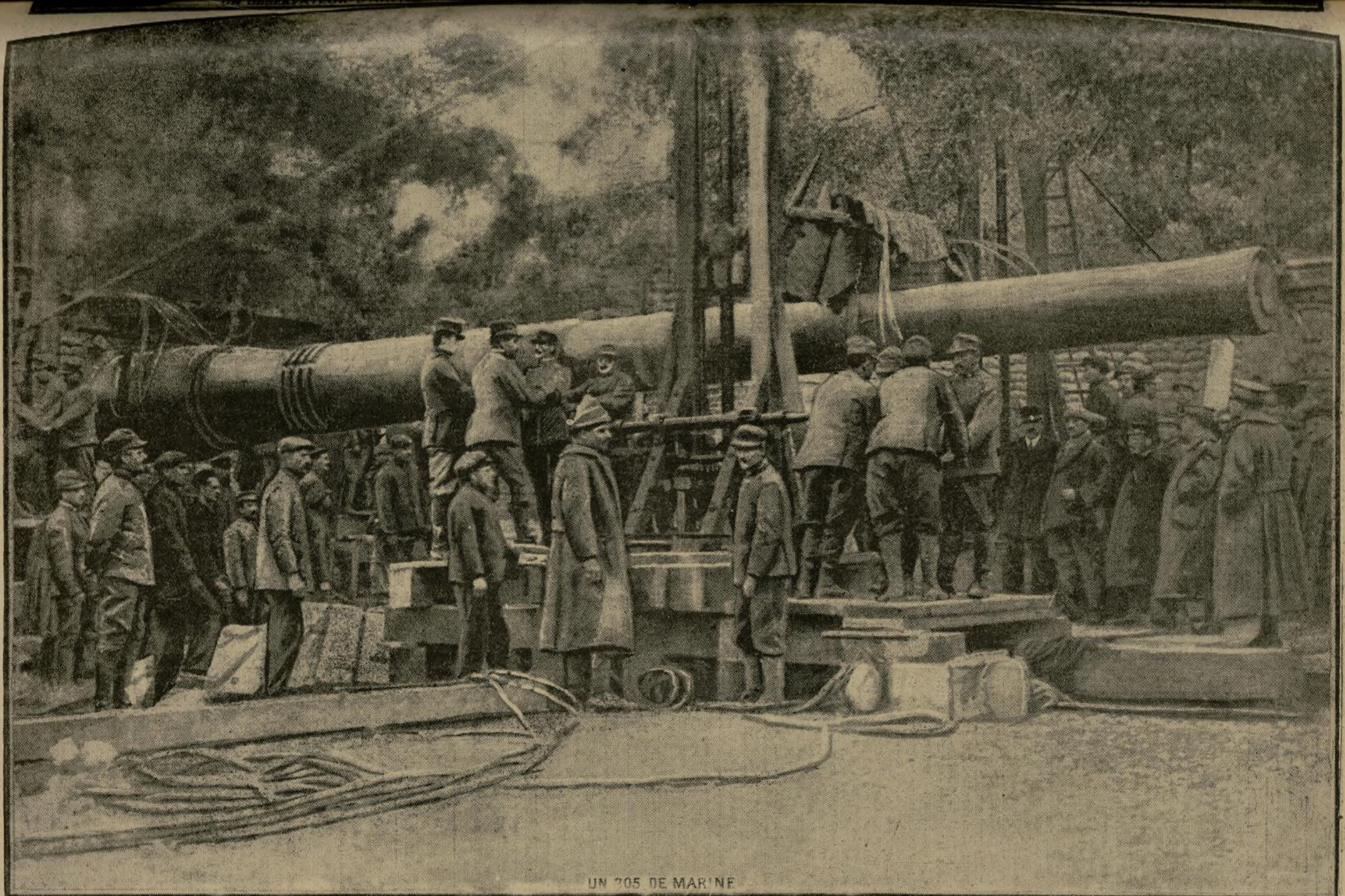
MALVY.

Ayuntamiento de Madrid

SUR LE FRONT ITALIEN. -- PLUSIEURS ASPECTS DE LA CAMPAGNE D'HIVER



UNE CHARRETTE DE RAVITAILLEMENT DANS LA NEIGE



UN 205 DE MERINE

Malgré les difficultés de transport qu'impose à nos alliés italiens la saison hivernale dans les régions montagneuses où sont cantonnées leurs armées, toutes les précautions ont été si parfaitement prévues et prises pour le ravitaillement en vivres et en munitions que les troupes, avec une régularité rigoureuse, sont pourvues de tout ce qui leur est nécessaire pour continuer activement des contre-attaques énergiques. Sur tout ce front, la situation est stationnaire. Dans la région du Carso, l'armée de Cadorna fait solidement face à la pression autrichienne, en attendant le retour des jours favorables à la reprise de la marche en avant.

A LA CHAMBRE

Les nouveaux impôts

La Chambre a poursuivi, hier, la discussion des taxes nouvelles.

Après le vote du droit de consommation sur les cafés, thés, cacao et produits coloniaux, la taxe sur les spectacles revint en discussion avec le nouveau texte rapporté par la commission du budget.

M. Bracke combattit nettement l'impôt proposé.

Mais il était difficile de faire revenir la Chambre sur le vote émis la veille. Aussi M. René Viviani, ministre des Beaux-Arts, se contenta-t-il de donner quelques précisions sur le texte établi.

Le droit des pauvres se perçoit sur la recette, indiquée-t-il, et, ici, la taxe porte sur le billet, sauf pour le cinéma. Les modalités en seront fixées par décret. Nous avons réussi à établir un barème qui est accepté par tout le monde. Pour les cinémas, le contrôle est difficile à cause de la multiplicité de représentations.

Le nouvel impôt frappe surtout les spectacles qui ne méritent pas d'être protégés. A Paris, le théâtre des Variétés paiera une taxe mensuelle de 2.200 francs, alors que les cinémas acquitteront un impôt annuel de 3 millions 1/2.

Malgré une dernière protestation de M. Bracke, qui s'éleva contre la fâcheuse tendance d'esprit de la Chambre, la taxe fut adoptée.

Elle frappera tous les billets, payants ou non payants, dans les proportions suivantes :

Pour les théâtres : 10 centimes sur les places jusqu'à 1 franc ; 25 centimes jusqu'à 8 fr. ; 50 centimes sur les places d'un prix supérieur à 8 fr.

Pour les théâtres subventionnés par l'Etat ou par les villes, la taxe ne sera perçue que sur les places au-dessus de 5 francs dans les premiers et au-dessus de 3 francs dans les seconds.

Pour les music-halls : 20 centimes sur les places jusqu'à 1 fr. 50 ; 40 centimes de 1 fr. 55 à 4 fr. ; 60 centimes de 4 fr. 05 à 8 fr. ; 1 fr. sur les places au-dessus.

Pour les cinémas : 5 0/0 sur les recettes brutes mensuelles jusqu'à 25.000 fr. ; 10 0/0 de 25.000 à 50.000 fr. ; 20 0/0 de 50.000 à 100.000 fr. ; 25 0/0 sur les recettes au-dessus de 100.000 fr.

Les cartes d'abonnement seront taxées comme les billets, en raison de leur prix. La taxe ne sera pas applicable lors des représentations données au profit d'œuvres de bienfaisance autorisées par arrêté du ministre de l'Intérieur.

La Chambre a voté, d'autre part, une taxe sur les spécialités pharmaceutiques ; l'augmentation du droit sur les sucres et du prix des tabacs ; l'élévation des tarifs postaux, télégraphiques et téléphoniques, et les articles 25 à 42 qui régissent le fonctionnement administratif de la loi de finances.

Il lui reste à examiner la taxe de guerre, la taxe sur les eaux minérales et les dispositions additionnelles relatives à l'alcool.

Elle espère finir aujourd'hui. — LEOPOLD BLOND.

LE COMITÉ SECRET AU SÉNAT

Hier, au Sénat, troisième séance en comité secret.

Cet après-midi quatrième et, probablement, dernière séance.

M. Jean Hennessy demande la constitution d'un état-major interalliés

La commission de l'armée vient d'être saisie d'une proposition de résolution de M. Jean Hennessy ayant pour objet d'inviter le gouvernement à étudier la constitution d'un état-major interalliés.

Dans la pensée du député de la Charente, cet état-major serait l'instrument militaire commun et permanent des gouvernements alliés. Il permettrait l'unité de direction, condition essentielle de la victoire, indispensable non seulement pour la préparation des plans militaires, mais aussi pour en suivre le développement.

« Jusqu'à présent, dit M. Jean Hennessy, les ministres, les membres des conseils directeurs de la guerre, les généraux commandant en chef ou leurs représentants se sont de temps à autre rencontrés, en divers lieux, et se sont efforcés de concerter les opérations, mais les vues échangées, les décisions prises, ils se sont séparés, aucun organe central n'a suivi le développement des opérations.

« Des officiers de liaison, officiers supérieurs ou subalternes, rarement des officiers généraux, des chefs de missions et leurs subordonnés qui, les uns comme les autres, ne sont pas dotés du pouvoir de commandement et ne peuvent l'être, se sont efforcés, sans y parvenir, d'assurer l'unité de direction. Celle-ci ne peut l'être que par un organisme central interalliés. »

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

L'ESCLAVAGE BELGE

Comment on procède aux déportations

LE HAVRE, 21 décembre. — Un témoin oculaire nous fait le récit poignant d'un épisode des déportations en Belgique. Nous en extrayons les passages suivants :

L'ordre qui convoquait à Wavre la population mâle entre 17 et 56 ans des vingt-deux villages du district — environ 10.000 hommes — est affiché le 14 novembre au matin. Le départ est pour le lendemain 15 novembre 1916, à 6 heures du matin, heure allemande, à Wavre, place du Marché.

On l'attendait, on l'appréhendait cet ordre. Mais malgré tout on avait conservé obscurément l'espoir de le voir ajourné. Et l'affiche est posée. C'est soudain, parmi les femmes et les enfants, la désolation affolée.

Il faut prévenir ceux qui ne savent pas...

Dans tous les logis, on ne pense qu'à "être menacé". Dans le baluchon que l'on prépare, on met le dernier vêtement chaud, la dernière couverture ; on met le pain qui reste...

Il faut être à Wavre à 8 heures, dit l'ordre. Ce sont une, deux ou trois heures de chemin à pied.

Dès la pointe du jour, le défilé, l'interminable et lamentable défilé commence sur les routes.

Quelques femmes seulement, qui n'ont pu se maîtriser, suivent en pleurant.

Voici Wavre. La petite ville est cernée par les troupes ; elle a été entièrement évacuée.

Derrière les barrières, la foule crie des noms, lance des mots d'encouragement, des adieux aux pauvres gens qui attendent, mornes et pitoyables.

Par groupes d'un millier, les hommes sont conduits dans un bâtiment d'école où siègent les agents de l'autorité allemande. Oh ! ils marchent avec fermeté, mais ils sont blêmes. Ce sont les pères de famille. Les autres, les jeunes gens, marchent la tête haute ; dans leurs yeux, il y a du défi.

Soudain, une rumeur s'élève et grandit : c'est la Brabançonne... et voici la Marseillaise !...

Dans la cour de l'école, ceux qui sont « déjà pris » hurlent les hymnes belge et français. En nous apercevant, tous crient : « Ne signez pas ! Ne signez pas ! »

On entre dans une première salle. Un médecin est là qui examine les hommes munis de certificats médicaux ; il paraît indulgent, assez large ; il prononce des libérations.

Une seconde salle. C'est ici que le sort de chaque homme va se décider, brusquement, mécaniquement, en quelques secondes et sans appel. Un mot tranchant, et ce sera la liberté ou l'esclavage. Il y a là toute la rigidité inflexible de l'autorité militaire qui ne discute pas.

Si une carte mentionne un métier qui peut servir, l'officier crie : « A gauche ! » et l'homme est perdu.

A gauche, c'est la route de l'Allemagne !

A droite, c'est la liberté !

Dans la salle où sont rassemblés ceux qui doivent partir, on demande à chaque homme s'il veut signer un engagement. S'il consent, il est autorisé à rentrer chez lui, afin de faire ses préparatifs et de partir au bout de quelques jours.

S'il refuse — et c'est le cas de l'immense majorité — il va rejoindre le troupeau de ceux qui furent, comme lui, dignes et intraitables et qui l'accueillent par des acclamations.

Quand le groupe est suffisamment dense, on l'entoure de soldats, baïonnette au canon, on l'encadre de cavaliers, et en route vers la gare.

Deux officiers marchent un peu à l'écart, la cravache, oui... la cravache à la main !

Sur la grand-route, à toutes les fenêtres, les pauvres gens regardent, les yeux fiévreux, rougis par les larmes, agitant machinalement les mouchoirs.

A chaque coin de rues, l'un ou l'autre des prisonniers tente de fuir ; toujours, un cavalier le poursuit et le rejette dans le rang, — à moins que ce ne soit l'officier — à coups de cravache.

Enfin, le cortège atteint un passage à niveau ; on le fait s'engager sur la voie du chemin de fer, entre deux talus. Un train de wagons à bestiaux attend. On ne voit plus rien ; on entend seulement des clameurs, des chants : la Brabançonne et la Marseillaise encore, toujours. Cela dure longtemps, très longtemps, des heures !

La nuit est tombée. Tout à coup, les voix sont dominées par un bruit de fanfare ; la musique du régiment, amenée à la gare, couvre d'une marche militaire le départ du train lugubre, sans lumière, dont l'apparition, au passage à niveau, provoque une indescriptible explosion de désespoir chez les femmes et les vieillards.

Ils sont partis ; pour où ? On ne sait pas. — Pourquoi faire ? On ne sait pas. Ce que l'on sait, c'est que, dorénavant, on vivra avec l'obsession de ce souvenir déchirant, et plus que jamais avec

La réduction générale du chauffage et de l'éclairage

L'ordonnance préfectorale sera appliquée avec le plus grand ménagement

L'émotion provoquée dans tous les milieux par les nouvelles mesures de réduction du chauffage et de l'éclairage est loin de s'apaiser et, sans doute, des atténuations seront-elles apportées aux rigueurs d'une ordonnance dont le but était surtout de poser une méthode officielle d'économie.

Dans ce but, d'ailleurs, le gouvernement vient de donner des instructions pour que les mesures, surtout en ce qui concerne la consommation du gaz, soient appliquées dans l'esprit le plus large et pour que les pénalités prises ne soient imposées qu'après un examen attentif de chaque cas particulier. En outre, il sera tenu compte, d'une manière générale, de la situation de famille des consommateurs.

De leur côté, les sociétés du gaz et de l'électricité ont étudié une série de mesures susceptibles de faciliter aux abonnés l'observation des prescriptions de l'arrêté préfectoral. Ainsi, la Société du gaz fera remettre à chaque abonné, autant que possible au moment du passage du contrôleur de compteurs, un bulletin indiquant le chiffre de la consommation autorisée pour la période comprise entre deux relevés. Il sera facile alors aux abonnés de contrôler eux-mêmes leur dépense, en se reportant aux chiffres marqués par le compteur et en les consultant quotidiennement. La compagnie d'Electricité se préoccupe aussi d'aviser par lettre ses abonnés de la consommation à laquelle ils auront droit.

En outre, des questions seront posées au préfet de police par de nombreux conseillers municipaux ; des protestations ne cessent de parvenir aux membres du gouvernement. La Ligue de défense des petits propriétaires de Paris et de province vient, à son tour, d'en adresser une au ministre de l'Intérieur. Divers magasiniers ont tenu aussi à affirmer qu'ils seraient lésés au bénéfice de leurs concurrents qui fabriquent eux-mêmes leur électricité.

Cette inégalité de traitement, tout au moins, n'a pas paru justifiée et, par une nouvelle ordonnance, en date du 21 décembre, le préfet de police, a stipulé que « les dispositions des articles 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 13 de l'ordonnance de police du 18 décembre 1916 concernant la consommation du gaz et de l'électricité à Paris et dans le département de la Seine sont applicables aux consommateurs produisant eux-mêmes le gaz et l'électricité pour leurs besoins et ceux de leur industrie et de leur clientèle. »

La consommation de base et la consommation autorisée seront fixées par la commission de dérogation, dans le cas où elles ne pourraient être établies par la production des relevés antérieurs.

LA CRISE DU CHARBON

M. Herriot précise les mesures qui l'atténueront

M. Herriot a réuni, hier soir, au ministère des Travaux publics, les représentants de la Presse française et leur a donné quelques précisions sur la crise charbonnière et sur les mesures qu'il compte prendre pour la conjurer.

Pour accroître l'extraction dans nos mines, M. Herriot a obtenu le renvoi dans les houillères des mineurs actuellement au front et dans la zone de l'intérieur appartenant aux classes 1900, 1901 et 1902, et des pères de famille de 4 ou 5 enfants mis d'office dans la classe 1902 par la circulaire ministérielle du 8 novembre 1916.

Les mineurs territoriaux et R. A. T. des unités du génie, les mineurs employés dans les usines de guerre, des travailleurs du Maroc, et 6.000 prisonniers allemands environ seront aussi affectés à la production minière. On escompte un rendement supplémentaire de 400.000 tonnes par mois.

Néanmoins, il sera nécessaire d'importer 2.800.000 tonnes de plus de charbon étranger. M. Herriot a donné l'ordre d'affréter sans tenir compte de la taxe. Les bateaux de charbon navigueront désormais par groupes escortés. L'Etat français aura seul le pouvoir d'affréter.

Quand ces mesures seront appliquées, a conclu M. Herriot, la fin de la crise sera proche.

LE SANG
est la
SOURCE de la VIE
Les
Pilules Pink
sont une
SOURCE DE SANG

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA MARCHANTE DE CATANE

Dans la grande rue de Catane, Rosa Grisoni était occupée à vendre des poivrons rouges, jaunes et verts, lorsqu'on lui avait appris la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche.

Autour d'elle, la population enthousiaste criait sa joie de collaborer à l'œuvre de justice. Les hommes avaient les efforts qu'on allait leur demander. Les femmes se doutaient des sacrifices qu'on attendait d'elles. Les uns et les autres, avec un élan admirable, se déclaraient prêts à tous les dévouements.

Brusquement, Rosa Grisoni se sentit une étrangère dans cette foule, dont elle ne partageait aucune des idées. Elle était pourtant Sicilienne, mais elle avait une âme de sauvage.

Le village qu'elle habitait s'accrochait au flanc du monstrueux Etna. Ses maisons étaient construites en lave. Des odeurs sulfureuses, glissant comme des serpents le long du volcan, rôdaient parmi ses rues, anéantissant les êtres, décolorant les choses. Rosa Grisoni portait dans son cœur la rudesse et le poison de sa campagne.

Dès qu'elle apprit la nouvelle importante, elle abandonna, pour quelques lire, le tas encore élevé de ses poivrons invendus. Dans l'écurie d'une « albergo » proche, elle courut chercher son cheval, qui dressait entre ses oreilles un bouquet de plumes multicolores et qui l'attendait tout attelé à sa charrette bariolée, et écoutant les grelots de ses harnais grenats. Elle avait l'air de rentrer en son village. Il lui fallait voir Gioachino.

Celui-ci, qui travaillait de son métier de cordonnier dans une échoppe obscure, sentant le cuir et la résine, était son fiancé.

Il avait le même âge qu'elle : vingt-sept ans. Brûlé et robuste, il l'aimait parce que, de toutes les filles du pays, elle était la seule qui osât lui tenir tête. Elle ne se laissait déconcerter ni par ses menaces, ni par sa réputation, ni par ses coups. Un soir qu'il se disputait avec un nommé Ippolito Pazignelli pour le choix d'une danseuse de tarentelle, elle avait pris parti contre lui et l'avait giflé publiquement. Il en avait été si étonné qu'il avait eu pour elle de l'admiration et conçu le projet de l'épouser.

Lorsqu'elle lui annonça la déclaration de guerre, il fut en frappant, d'un poing robuste, son établi :

— Eh bien ! tant pis ! je partirai. C'est à Palerme que je dois rejoindre mon régiment.

— Tu partiras ?

— Oui. Tranquillise-toi. J'en reviendrai. Notre mariage n'en sera reculé que de quelques mois...

Elle le regardait avec des yeux étranges. Ses sourcils étaient froncés comme chaque fois qu'elle avait une idée mauvaise. Elle savait de quelle voix il fallait parler pour que Gioachino fût sans résistance. Approchant son visage du sien jusqu'à ce qu'il sentit son haleine sur son front, elle prononça :

— Je ne veux pas que tu partes...

— Comment ?

— La Sicile est féconde en refuges. J'irai te voir dans la montagne. Je te porterai des vivres. Mais tu ne partiras pas...

— Cependant...

— Ecoute-moi bien ; si tu pars, jamais je ne te reverrai...

Elle avait dit cela avec une telle violence qu'il n'avait pas osé répliquer. Toute la nuit, il fut hésitant sur la conduite qu'il tiendrait. S'il avait dû triompher de lui-même, il n'aurait eu aucune hésitation. Dès l'instant qu'il commençait à hésiter, il était perdu. A l'aube, ayant serré quelques objets dans un mouchoir noué par les quatre coins sur son bâton, il gravissait les pentes de l'Etna. Il connaissait certaine grotte abandonnée dans un creux de rochers sur lesquels le soufre avait dessiné des arabesques jaunes...

Rosa établissait ainsi son existence. Le matin, elle vendait des poivrons à la ville, et le soir elle apportait le repas de son fiancé.

Or, à Catane, quelques mois plus tard, elle passait sur le quai, lorsqu'elle rencontra Ippolito Pazignelli. Il portait l'uniforme des bersagliers et marchait en aidant d'une canne. Le jour de la mobilisation, bien que réformé, il s'était engagé. Et tout de suite on avait, sur sa demande, envoyé sur le front.

Il commença de lui raconter ses impressions.

— Vous n'imaginiez pas, lui disait-il, combien il est bon de se sentir l'âme à l'unisson de l'âme du pays. L'Italie fait un effort admirable. Mais que de difficultés ! et que d'horreurs ! La guerre est une chose atroce ! Je ne sais plus le nombre des camarades que j'ai vus, qui sont tombés près de moi, sans que j'aie même la consolation de leur murmurer une dernière phrase, un dernier mot. Pour la gloire, il

fallait que nous avançons malgré les obstacles, malgré les dangers, malgré la mort. Eh bien ! nous avançons. Seuls, ceux qui auront fait véritablement la guerre sauront la somme des héroïsmes qui sont dépensés dans une bataille. Les plus beaux ne sont pas ceux que l'on connaît. Mais les oubliés ne se plaignent pas : ils ont leur conscience, qui les récompense. Et rien ne vaut cela. Quel est l'Italien qui voudrait n'avoir pas collaboré à l'œuvre immense ?...

Elle avait écouté avec curiosité Ippolito Pazignelli. Ce qu'il lui disait était si nouveau pour elle ! Elle n'imaginait point qu'on puisse raisonner ainsi. C'était comme un horizon lumineux qui s'ouvrait devant elle.

Il continua en lui racontant maints épisodes, tous plus ou moins terribles et macabres. Il lui reconstitua même l'assaut pendant lequel il avait reçu une balle dans le genou. On lui avait annoncé qu'il boiterait définitivement. Mais il ne regrettait pas d'avoir fait son devoir « comme tout le monde ».

En terminant, il demanda :

— Avez-vous des nouvelles de Gioachino ? Où est-il ? Dans quel régiment ?

Elle répondit vaguement :

— Il est dans le Trentin. Il ne m'a pas écrit depuis longtemps...

Elle comprenait maintenant ce qu'est un déserteur. Ippolito ne lui avait pourtant montré que les hideurs de la guerre. Mais elle commençait à voir que c'est précisément parce que la guerre est hideuse qu'on est lâche si on se soustrait à ses obligations. Elle rentra, toute songeuse, dans son village, et ce soir-là elle n'alla pas dans la montagne.

Le lendemain non plus.

Ni les jours suivants.

Gioachino, inquiet, vint la voir une nuit. Dès qu'elle l'aperçut, elle lui cria sa haine :

— Je te hais parce que j'ai honte de toi...

— Comment ? J'étais décidé à partir... Tu as exigé...

— Tu ne devais pas m'obéir. Un homme ne doit jamais écouter une femme lorsque celle-ci lui commande d'être lâche, parce qu'il y aura toujours un moment où cette femme lui reprochera sa lâcheté...

Le lendemain, Gioachino se présentait à l'autorité militaire. Il est maintenant mort au champ d'honneur.

Albert Acremant.

Faits divers

PARIS

Une grève féminine. — Une grève a éclaté dans une usine de munitions située avenue d'Ivry.

Six cents ouvrières ont quitté leur travail. Elles demandent que les salaires soient uniformes pour toutes les catégories d'emplois. Jusqu'ici, certaines étaient payées 8 et 7 francs par jour ; d'autres 4 fr. 50 et 3 francs, et ce seraient les travaux les plus pénibles qui incomberaient à ces dernières.

A 9 heures, hier matin, un certain nombre de grévistes se trouvaient réunies à la Maison des Syndiqués, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une délégation fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une déléguée fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une déléguée fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une déléguée fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une déléguée fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une déléguée fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une déléguée fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une déléguée fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

Une déléguée fut cependant désignée pour se rendre à la direction des usines, afin d'exposer les revendications des grévistes.

Tentative de meurtre. — Hier matin, à 10 heures, 61, rue Stephenson, un sujet espagnol, Pierre Ortema, âgé de trente-quatre ans, a, au cours d'une discussion, boulevard de l'Hôpital, et la discussion fut aussi confuse que contradictoire.

La bande du "Cercle Noir" terrorisait Perpignan

La police de Perpignan vient de mettre la main sur une bande organisée, composée de jeunes gens de quatorze à dix-huit ans, et sur les deux « lieutenants » de l'un d'eux, âgées la première de dix-sept ans et la seconde de vingt et un ans.

Cette bande comprenait : Alexandre Marré, Georges Bouchan, Lazare Albertini, Félix Falvé, Raoul Dagé, René Donat, Elie Candouras, Jean Pastou, Marius Raspaut, Mienel Aspéro, Aubert Portex, Paul Battlé, Marius Battlé, Louis Monition. Ce dernier se faisait escorter partout par Françoise Siré et Marie Raymond.

Le rapport du commissaire de police qui relate les exploits de ces jeunes bandits n'a pas moins de 70 pages, relevant à leur charge une longue série de méfaits, de larcins et d'effractions.

Au nombre de quatorze, ils avaient formé une bande dite du « Cercle Noir », et par les exploits qu'ils exécutaient masqués ils terrorisaient la ville depuis plusieurs semaines.

Les pâtisseries et les confiseries catalanes, si bien garnies, tentèrent d'abord les jeunes émules de Perry Bennet, l'homme au mouchoir rouge. Successivement, les 4 et 5 décembre, la maison Py, la pâtisserie Bazan furent dévalisées de leur « touron », de massépains, de chocolats et de flacons de grenache. Le lendemain, la bande enlevait un bidon de lait sur la voiture de M. Blancard, laitier, puis le tronc des blessés de l'avenue de la Gare.

Ces menus « chapardages », qui empruntaient plus de gravité aux moyens employés qu'à la valeur du butin, furent bientôt suivis d'exploits plus hardis. La porte du crime était ouverte ; on devait aller jusqu'à l'assassinat.

Les jeunes bandits avaient décidé de s'emparer, par « n'importe quel moyen », de la caisse de l'Hôtel Terminus. Pour bien comprendre la signification du terme « par n'importe quel moyen », il convient de savoir que la bande formait une sorte de camarilla, dont le siège et le repaire étaient dans le sous-sol d'une maison en construction de l'Allée des Marronniers. Là, dans les chantiers de M. Badie, entrepreneur, où des matériaux, des outils, une forge servaient à fabriquer leurs instruments de cambriolage, se trouvait leur caverne de délibérations. Les jeunes bandits avaient dénommé ce lieu « l'Assommoir ».

Sur une grande table, ils avaient tracé au charbon un large cercle noir autour duquel ils avaient tous prêté serment de solidarité. La bande du « Cercle Noir », munie de loupes qui cachaient les visages, devait aveuglément exécuter les décisions prises par le chef et mener à bien les coups de main secrètement ourdis.

C'est ainsi que la bande projeta de tuer, si c'était nécessaire, un Espagnol qui avait la réputation de porter toujours sur lui une forte somme. L'homme travaillait aux chantiers de « La Vigueronne ». Il fut attendu, la nuit, sur son passage, avenue de Belfort. Les lampes de la voie publique furent brisées, et, dans les ténèbres propices, l'Espagnol allait être assassiné par ses agresseurs, armés jusqu'aux dents, quand deux femmes et un véhicule survinrent sur la chaussée et dérangèrent tous les plans.

Ce coup ayant échoué, les bandits masqués méditèrent l'attaque de l'Hôtel Terminus. Il s'agissait d'enlever la caisse à la gérance, Mlle Thérèse Soler. Deux tentatives furent faites. La première les amena dans l'hôtel par la grille extérieure ; des voyageurs qui arrivaient firent rater le coup. Alors, un peu plus tard, les malandrins prirent un autre chemin. Ils montèrent sur le toit de la maison voisine et, de là, s'introduisirent dans l'hôtel par la fenêtre des water-closets, pour gagner la chambre de la gérante. Ils commençaient à se glisser le long des couloirs, quand une porte s'ouvrit et les mit en fuite.

Le projet fut différé. Mais, entre temps, la police, qui était en mouvement, arrêta enfin toute la bande.

TRIBUNAUX

Un héros en cour d'assises

En Alsace, où il s'était bien battu, le soldat Touzeau avait eu le bras droit emporté par un obus. Réformé avec la croix de guerre, Touzeau n'était pas heureux entre sa femme et son jeune enfant. De fréquentes querelles éclataient entre les époux, et le 18 septembre dernier, à Levallois-Perret, Alexandre Touzeau tira sur sa jeune femme un coup de revolver. Bien que très grièvement blessée, elle guérit rapidement.

Le mari meurtrier comparait, hier, devant la jury de la Seine, où ses regrets et son héroïque passé, évoqué par M^{re} Alexandre Zévaès, lui valurent d'être acquitté.

Au conseil de guerre

Le troisième conseil de guerre a condamné, hier, à huit ans de travaux forcés, le soldat Pierre Batifoulier, âgé de vingt ans, qui, le 15 octobre dernier, rue Broca, à Paris, la carotide, à Mlle Jeanne Langolf.

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

NESTLÉ

Pour le Gros LA MARQUE PRÉFÉRÉE

16, Rue du Parc Royal PARIS

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Quelques mots en hâte entre les deux représentations classiques données hier, jeudi 21 décembre, jour anniversaire de la naissance de Racine. La soirée seule est consacrée au grand tragique avec *Athalie*, ou Silvain succède à Mounet-Sully dans Joad.

La matinée appartient à Molière; pour l'abonnement, on affiche *Le Bourgeois gentilhomme*. Mais pourquoi faut-il qu'au début du spectacle on ait infligé au public comme un lourd pensum de longues et fastidieuses récitation? Ces morceaux ne figuraient point sur l'affiche, et le public qui accourt à la Comédie pour y voir des œuvres dramatiques se serait fort bien passé de cet indigeste prologue.

Heureusement dès les premières scènes du *Bourgeois gentilhomme* les spectateurs se sont retrouvés en belle et bonne Comédie-Française! L'ensemble est maintenant remarquable. Féraudy a gagné en souplesse; rien n'est plus délicieux que sa leçon de danse; d'un bout à l'autre de la pièce il force le rire, sans verser jamais dans la charge; jamais il ne pousse son interprétation jusqu'à l'invraisemblance; même dans la grotesque cérémonie turque, il garde un fond de vérité; c'est un gros naïf à qui l'on « monte un formidable bateau » et qui « marche » avec la meilleure foi du monde. Je disais l'autre jour que Féraudy se rapprochait de Thiron; aujourd'hui, j'oserais écrire qu'il l'égale!

Emile Mas.

« LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD »

M. Pierre Frondaie s'est fait une spécialité: il prend les chefs-d'œuvre de notre littérature contemporaine et il en fait des œuvres avec les moyens limités dont le théâtre dispose.

M. P. Frondaie est habile: il sait choisir, mais ceux qui aiment Anatole France pour son style, pour les souplesses de son récit, pour ses nuances, sa délicatesse et sa poésie, éprouvent — du moins je le crois — une impression un peu pénible devant ce travail de dépeçement, si brillamment qu'on l'exécute.

Dépeçons-nous de reconnaître que M. Gémier, en grand artiste, a su restituer au personnage de Sylvestre Bonnard tous ses détails et une grande partie de sa finesse: le geste, l'attitude, un silence et une mimique révélant ce que la langue ne dit pas. Mme Michelle a été une exquise Jeanne Alexandre, une pensionnaire douloureuse, montrant une entière compréhension du rôle et de ses exigences. Si nous oublions le roman, pour être plus à l'aise devant leur jeu, nous convenons que M. Cazalis et Mme Catherine Fontenay ont présenté une caricature fort burlesque de maître Mouche et de Mlle Préfère. Sans doute ils ont forcé un peu le trait, mais le public ordinaire ne s'en plaindra pas. M. Jean-Silvestre est un jeune Genlis agréable, Mme Henriette Mhler, une amusante vieille bonne. M. et Mme de Gabry sont sibouettés par M. Guérard et Mlle Suzanne Munte.

Et puis, les théâtres, aujourd'hui, sont fermés, reprenons *Le Crime de Sylvestre Bonnard* de M. Anatole France: M. Pierre Frondaie n'a peut-être pas eu d'autre but que de nous inviter à le relire. — P. B.

Aux Capucines. — A l'occasion des fêtes de Noël, le théâtre des Capucines donnera demain soir, ainsi que dimanche et lundi, en matinée et en soirée, les cinq dernières représentations de *Tambour battant*: la triomphale revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, et du *Plumeau* (Miles Médinot, Reine Berns, Walker, Denoc, Dolly, Naïor, Dargy, Calvet et Hilda May; MM. Berthez, Arnaudy, G. Batallie, Des Mores, Frick, etc.).

Mardi, relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle.

A l'Olympia. — Spectacle exceptionnel: le fantaisiste Fernand Frey, Hiscot, Morg, Carlus, Manelly, Nelly Simone, Polaris, Dinnies Sisters, Bayo et Nadya, M. Rancy et son chimpanzé Fathou, Victor et Georges, *Le Plombier* avec Duval, Juliette Liens, Champell et Hoelly. Eldid, cycliste réputé. Aujourd'hui, mat.: fauteuils 1 fr. Soirée: 1, 2, 3 fr.

ATTRACTIONS -- CINEMAS

AU GAUMONT-PALACE. « LE NOËL DU POILU »

Le Noël du Poilu est une création cinématographique et musicale dédiée à tous les réfugiés de France et particulièrement à ceux des régions dévastées du Nord. Avec des procédés simples et profondément émouvants, à l'interprétation d'une berceuse de terroir, « Le Petit Quinquin », et à la déclamation d'une poésie sentimentale et patriotique, l'assistance comprend mieux toute la grandeur de la famille française et de nos traditions.

Location 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

OMNIA-PATHE

Le Coffre-fort, grand film dramatique, d'après la nouvelle de J.-H. Rosny, est joué de la façon la plus émouvante par Mlle Maud Richard, MM. H. Bosc et Mille; un charmant *Noël de guerre*, avec M. Léon Bernard (de la Comédie-Française) et le petit Jean Fleury, d'après le conte de Félicien Champ-saur; *Le Masque aux dents blanches* (7^e épisode: l'Armure Japonaise); deux actualités militaires: *Sur le front de Monastir* et *à Salonique*, etc., etc. Tel est le magnifique programme que l'Omnia-Pathe offre cette semaine à sa clientèle. N'oublions pas encore: *Rigadin professeur de danse*, dans lequel Prince est tout à fait amusant.

VENDREDI 22 DECEMBRE

Aujourd'hui, relâche pour les théâtres.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, la Revue anticafardiste. **Olympia** (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 15 vedettes et attractions. Eldid; le Plombier.

Gaumont-Palace. — Gala à 8 h. 15, *Le Noël du poilu*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathe. — *Le Coffre-fort*; *le Noël de guerre*; *Rigadin professeur de danse*. Actualités militaires.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter: aujourd'hui vendredi, Saint Honnorat; demain, Sainte Vierge.

A 10 heures. — Service de la Société de Secours aux Blessés militaires (Croix-Rouge), à la mémoire des soldats et marins morts pour la Patrie, et du marquis de Vogüé, président de la Société et de la Croix-Rouge française. (La Madeleine.)

A 2 heures. — Vernissage du Salon des Armées, au profit des Œuvres d'assistance aux victimes de la guerre (Jeu de Paume.)

CERCLES

Au scrutin de ballottage au cercle de l'Union artistique ont été admis à titre permanent: M. André Arnauv, présenté par M. Georges Baugnies et M. Théodore-E. Rodocanachi; M. Frédéric Poiret, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Nord, présenté par M. Micael Machart et M. Georges Baugnies; — à titre temporaire: le baron Camille Buffin, attaché à la légation de Belgique, présenté par le baron Locré et M. Paul Finet.

BIENFAISANCE

Mme Madeleine Lemaire qui, dès le début des hostilités, a consacré le produit de son travail à secourir les victimes de la guerre ouvre, rue de Séze, 8, une exposition de ses aquarelles de fleurs, en faveur de l'œuvre qu'elle soutient.

MARIAGES

A Marseille, a été célébré le mariage de M. Bernard Jalenques, industriel à Dunkerque, fils de M. Emmanuel Jalenques, procureur de la République près le tribunal de la Seine, décédé, et de Mme Jalenques, avec Mlle Geneviève Pouille, fille du président du tribunal civil de Marseille, et de Mme Pouille.

En l'église N.-D. de Bonne-Nouvelle a été célébré le mariage du lieutenant de vaisseau Maurice Larrouy, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec palme et de la croix de guerre serbe avec glaives, avec Mlle Denise Decori, fille de feu M. Félix Decori, secrétaire général de la Présidence de la République, et de Mme Decori.

M. Raymond Poincaré, président de la République, était témoin de la mariée, avec M. Alfred Capus, de l'Académie française. Les témoins du marié étaient notre distingué collaborateur M. Pierre Mille, et M. Teissier, ingénieur, d'artillerie navale.

DEUILS

Morts pour la France:

André BOUVQUES, enseigne, officier canonnier sur la Vérité, tué à Athènes, à la tête de sa compagnie de débarquement. — Louis CORVISIER, sergent au 151^e d'infanterie. — ERNEST-ALBERT SCHNEIDER, mitrailleur au 1^{er} d'infanterie. — JEAN DREYFUS, du 150^e d'infanterie.

Les honneurs militaires ont été rendus, au cimetière de Souilly (Meuse), au capitaine pilote aviateur Louis de Beau-champ, officier de la Légion d'honneur, chef de l'escadrille N^o 23, glorieusement tué à l'ennemi, au-dessus de Douaumont, le dimanche 17 décembre.

A la même heure, le groupe nombreux de ses parents et intimes était réuni rue Jean-Goujon, à la chapelle du Bazar de la Charité, où étaient dites les dernières prières pour la belle âme du vaillant héros des bombardements de Charleville en 1915, d'Essen et de Munich en 1916.

Nous apprenons la mort de M. Félix Brunet, substitut du procureur de la République près le tribunal de la Seine, décédé en son domicile, rue Madame, âgé de cinquante-trois ans.

De Mme Bourdas de la Mare, née Jeanne de Créquy, décédée à Saint-Servan, femme du commandant Bourdas de la Mare; De M. Victor Lacombe, lieutenant-colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé à Nice à soixante-trois ans.

De Mme Solar de Amunategui, veuve de l'homme d'Etat et illustre historien chilien, et mère du distingué consul général du Chili à Paris.

UN CRI D'ALARME

La repopulation française doit être encouragée à tout prix

La Ligue Française a tenu, hier après-midi, dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, une importante réunion en faveur de la repopulation. L'Alliance nationale pour l'accroissement de la population, la Ligue pour la Vie et la Plus grande Famille avaient apporté leur concours, et le général Pau, longuement applaudi à son entrée, présidait.

Le conférencier, M. Emile Picard, de l'Académie des Sciences, après qu'il eut été présenté par M. Emile Bertin, président de la Ligue Française, traça un tableau impressionnant de la décroissance de la natalité en France avant la guerre: « On doit, par tous les moyens, dit-il, faire connaître au peuple de France qu'il est au bord d'un gouffre d'où ne peuvent plus sortir les nations qui y sont tombées. »

Tous les peuples, surtout vos ennemis, s'accroissent en nombre, et, à vous, il manque un demi-million de naissances par an. Pour y remédier, M. Emile Picard préconise, avec la Ligue Française, des allocations annuelles aux enfants au-dessus du troisième, des primes, des dégrèvements d'impôts, la réforme des lois successorales en faveur des familles nombreuses et de l'indivisibilité des biens, le suffrage familial.

Le docteur Bertillon, président de l'Alliance Nationale, proposa ensuite des « Fêtes des Enfants » à la glorification des familles nombreuses. M. Paul Bureau, président de la Ligue « Pour la Vie », insista sur le côté moral du problème vital de la repopulation.

LES SPORTS

BOXE

Belle victoire de Miske. — A New-York, Billy Miske a magistralement battu Bob Moha, la « terreur » des poids lourds, en dix rounds. Moha n'a pu trouver un homme, à n'importe quel poids, pour le rencontrer depuis cinq mois. Ce fait ne peut qu'augmenter l'éclat de la performance de Miske, qui est d'ailleurs en grand progrès.

Quelques résultats. — Marty Cross, qui écrasa Baddoud récemment, vient de triompher aux points, en dix reprises, de Sullivan.

A Brooklyn, Pal More a battu Fred Reisse en dix reprises. L'avant-veille, Pal More avait fait match nul

Les "vient de paraître"

DE TOUT UN PEU

M. Hugues Le Roux a publié un livre qu'on ouvrira avec un immense respect, que l'on fermera, les larmes aux yeux: *Au Champ d'Honneur*. Son fils, Robert, est mort en brave. Et, ce que ce père a eu la force de retracer, est la mort de cet enfant: on sait quel maître écrivain est Hugues Le Roux, et la brillante trace qu'il laissera dans les lettres françaises. Mais qui donc songerait à chercher ici des qualités de « littérature »? Pour faire entendre l'affliction d'un cœur brisé, la résolution d'une âme forte quand même, il faut bien se servir des mots et des phrases. Le livre a donc été écrit, mais par delà la matérialité du noir imprimé sur du blanc, derrière ces pages trempées de larmes, chacun verra, dans son horrible et sublime horreur, le calvaire des pères et des mères, de qui la guerre faucha le cher espoir. Fallait-il donc conter à tous cette douleur immense? N'est-elle point de celles — celle croix! — qu'il faut porter tout seul?

Non, puisque de sa peine même, et pour tous ceux qui souffrent comme lui, ce père tire la leçon du courage, la morale de cette énergie de demain qui, sans effacer nos deuils d'aujourd'hui, doit les vaincre. C'est là pourquoi Hugues Le Roux a bien fait de publier *Au Champ d'Honneur*.

Les *Lettres de l'Empereur* (Napoléon I^{er}), écrites en 1916 par M. Paul Adam, soulignent, en un pastiche heureux, bien des erreurs et des besoins. Ces « lettres de service » que l'auteur nous dit rapporter de Sainte-Hélène, sont dans le ton qui, disent certains Français, conviendrait aux circonstances: « Monsieur Malvy, donnez ordre aux préfets...; Monsieur Clémentel, réunissez les administrateurs des grands instituts de crédit...; Monsieur Briand, assurez-vous que les ministres soient obéis par leurs chefs de service... » Mais nous n'en sommes pas là!...

Ayons pitié des poètes. Les vers des *Echos dans la tourmente* honorent d'ailleurs le talent de Rosita. A côté de strophes bleues et roses, une part suffisante est faite ici à la guerre, pour que tout lecteur, selon son penchant, vive en son temps ou s'en échappe, une petite heure.

Les petits enfants ont besoin de livres aussi. *Papa en permission*, de M. Ch. Bazhor, est écrit pour eux, mais les parents y trouveront, eux aussi, grand plaisir. Le Bob dont il est question, en cet opuscule, synthétise à souhait le garçonnet de France. Charmant, ingénu et grave, c'est un type bien tracé.

M. Léon Rosenthal nous donne l'un des plus nobles livres de la saison: *Le Martyre et la Gloire de l'art français*. Un sagace choix de documents photographiques illustre tout à la fois l'étendue des crimes allemands, contre la beauté et la noblesse sans égale de notre art national. Initiation artistique, souligne l'auteur. Et l'on ne saurait mieux dire. Rien du froid manuel de vulgarisation. C'est le vocabulaire d'un écrivain d'art et celui d'un philosophe, qui se conjuguent ici pour une œuvre éloquent et claire, propre à instruire les jeunes et à émouvoir... les plus âgés. De tous les ouvrages où il fut parlé de nos glorieuses pierres meurtries, celui-ci nous semble être le plus heureusement conçu pour nous les faire aimer d'autant que fut grande leur infortune.

Et voici encore, à ranger parmi les ouvrages les plus remarquables, le *Guide des Institutions scientifiques et des Centres d'Enseignement, en Catalogne*. On se souvient qu'*Excelsior*, il y a quelques mois, envoya en Espagne son critique d'art, pour étudier sur place le fonctionnement de la parfaite Ecole des Métiers de Barcelone. Ce guide apporte des développements et des précisions sans nombre à un sujet qui fut traité ici même, d'un point de vue d'ensemble. Il n'est point question, d'ailleurs, et uniquement, de l'actif centre d'études techniques barcelonais. Le conseil pédagogique de Catalogne, par ce livre précieux, nous instruit aujourd'hui de tout ce qui a été fait pour d'autres écoles d'enseignement professionnel dans l'active province. Superbe monument fait de méthode, de zèle, et d'esprit résolument moderne. Véritable manuel d'enseignement modèle, pratique et adapté aux besoins du temps. A l'heure où nous cherchons en France à reconstituer nos métiers, et notamment nos métiers d'art, quiconque s'intéresse à cette question vitale, l'une des plus graves de l'après-guerre, doit connaître ce document: il est de tout premier ordre.

Et, pour finir par des images, remercions Mlle Louise Ibels pour toute sa virtuosité dans les amusantes, qu'elle rapproche sous la couverture de son bel album, *Une Journée à l'Hôpital*.

Le Coupe-Papier.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

A VERDUN : LES STOCKS DE MUNITIONS DE L'ARMÉE



UN DÉPÔT DE GROS OBUS



CHARGEMENT DE MUNITIONS A BORD DE CAMIONS-AUTOMOBILES

C'est à l'arrière des lignes de la glorieuse armée de Verdun qu'ont été photographiés ces deux aspects des formidables dépôts de munitions accumulées chaque jour en nombre plus grand et prêtes à servir dans des combats où l'artillerie, suivant une pratique si efficace, nettoie le terrain à conquérir avant que nos poilus ne l'emportent d'assaut.